Ami du Clergé du 18 mai 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour l'Ascension. — II. Les enseignements de cette fête, 305.
Courtes instructions sur le Symbole. — XXV. La naissance du Sauveur, 307.
Cours de prônes sur la Liturgie. — XVIII. Les Vêpres, 309.
A l'école des Saints. — XXVIII. S. François Caracciolo : l'obéissance, 310.
Les fêtes de l'Eglise. — LXIII. Notre-Dame Auxiliatrice, 313. — LXIV. La Pentecôte, 315.
Aux Enfants de Marie. — CII. La dévotion à Marie, signe de prédestination, 317.
Pour la bénédiction d'un cimetière. — Ce qu'est le cimetière, 318.

POUR L'ASCENSION

II

LES ENSEIGNEMENTS DE CETTE FÊTE

Mes frères,

Il y avait quarante jours déjà que Notre-Seigneur était sorti vivant du tombeau, quarante jours également que, de sa puissance divine, il avait imposé au monde cet argument convaincant, cette preuve irréfutable.

Depuis lors, il s'était plu à paraître parfois au milieu de ses Apôtres ; avec une condescendance touchante, il avait pris soin de les persuader qu'ils n'avaient pas affaire à un fantôme, que les plaies dont ils voyaient les cicatrices sur son corps étaient bien celles du supplicié du Golgotha, qu'il était donc bien leur Seigneur et leur Dieu. D'autre part, en prévision de la mission qu'il devait bientôt leur confier, il les avait investis des pouvoirs les plus sublimes qui puissent échoir à des êtres humains.

Un jour enfin, — ce jour qui devait être le dernier de son passage sur la terre, — Jésus réunit encore une fois ses disciples ; tout en épanchant son cœur il les achemina jusqu'au sommet d'une colline, et là, après leur avoir donné une suprême bénédiction, tout à coup il se détacha du sol, s'éleva majestueusement dans les airs et disparut à la vue des spectateurs.

— « Hommes de Galilée, dirent alors les anges, que regardez-vous donc ainsi là-haut ? Jésus qui vient de vous quitter, est remonté au ciel ! »

Tel est, m. f., dans ses lignes essentielles, l'événement que racontent les Evangiles et dans lequel, en le commémorant aujourd'hui, l'Eglise nous invite à chercher quelques sujets d'instruction et d'édification.

I

Et d'abord Jésus est remonté au ciel. Pour lui, l'Ascension est bien le couronnement splendide de son existence terrestre, c'est la consécration définitive de son triomphe et de sa gloire.

La gloire ! ah ! m. f., certes, vous le savez bien, le Christ ne l'a pas cherchée pendant son séjour ici-bas, et, de même, il l'a fort peu connue.

En effet, de lui-même, volontairement, il s'est dépouillé de tout l'appareil inhérent à sa divinité, et pendant trente ans il a voulu rester attaché à la pauvreté, assujetti à la faiblesse, enveloppé de la plus complète obscurité. « Il s'est humilié, » dit S. Paul ; il a pratiqué cette maxime qui par la suite devait être proposée comme base de toute vie spirituelle profonde : vivre inconnu, être compté pour rien.

Du moins, quand il vivrait sa vie publique, on pouvait penser qu'autour de lui tous seraient subjugués par sa grandeur, son autorité, sa puissance, sa personnalité incomparable. Or, vous le savez aussi, Jésus est venu parmi les siens et les siens ne l'ont pas reçu.

Il apportait aux hommes une doctrine qui n'était pas de lui, qu'il tenait de son Père des cieux, et cependant c'est à peine si du sein de la foule quelque voix s'élevait pour crier parfois : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme. » Ses actes ne respiraient que la pitié pour les misères humaines et le plus pur amour du prochain ; et pourtant, du cœur des hommes, bien rarement s'échappait ce cri : « Ah ! il a bien fait toutes choses ! »

Sa vie tout entière reflétait un idéal qui dépassait la terre ; ses ennemis les plus sagaces et les plus perfides s'étaient épuisés en vain pour découvrir en lui l'ombre même d'une faiblesse. Et voyez combien peu il avait gagné de partisans à sa cause ! Chose plus triste encore, il a connu, à la fin de sa vie, toutes les extrémités de l'ingratitude, de l'injustice, de la cruauté. Il a été humilié au point que S. Paul a pu dire : « Il a été réduit à néant. »

Devant un tel état de choses on s'étonne ; la question se pose, angoissante, à l'esprit : « Si le Christ est vraiment Dieu, pourquoi faut-il qu'il subisse un pareil sort sur la terre ? » Cette question, m. f., n'est pas nouvelle. Dès le lendemain de la Passion, les disciples découragés se la posaient. Et déjà aussi Jésus leur répliquait, comme il répond à tous les chrétiens déconcertés : « Mais ne fallait-il pas que le Christ souffrît tout cela pour entrer dans la gloire ? »

Oui, il fallait que le Christ fût humilié, il fallait même qu'il fût immolé : la Rédemption n'était qu'à ce prix. Mais parce qu'il avait été humilié, parce qu'il avait été immolé, Dieu voulait qu'il fût exalté et que son nom fût au-dessus de tout autre nom.

Voici l'heure venue dont Jésus avait dit : « Père, glorifiez votre Fils. » Et vous, m. f., avec les Apôtres, regardez là-haut. Jésus a quitté la terre. Réjouissez-vous de le voir monter au ciel. O portes éternelles, ouvrez-vous donc maintenant et faites large passage, car celui qui s'avance, c'est vraiment le Roi de gloire.

II

Jésus parti, restaient les Apôtres. L'Ascension marque une étape dans leur existence; c'est en quelque sorte leur début dans le rôle de missionnaires, le commencement de leur action personnelle.

Vous le pensez bien, si le Christ avait discerné parmi la foule ces quelques natures simples et franches, quoique un peu rudes, de Juifs obscurs, c'est qu'il fondait sur eux de grands desseins et de grands espoirs.

Aussi parcourez les Evangiles. Vous verrez comment il les forme par ses paroles, par ses exemples et par les œuvres qu'il accomplit sous leurs yeux. Vous observerez avec quel soin il façonne et élargit leurs âmes, comment il en arrache les préjugés et les erreurs, avec quelle ardeur il jette dans leurs esprits renouvelés les germes de principes féconds jusqu'alors inouïs : l'humilité et le renoncement, le don de soi jusqu'au sacrifice absolu, en un mot, comment il les prépare à leur vocation de sauveurs d'hommes.

Quelle école et quel maître !

Et quand ce maître juge les disciples suffisamment préparés, quand aussi l'heure est venue pour lui de quitter la terre, alors il leur notifie solennellement leur mission : « Allez, vous serez mes témoins ! »

Dans quelques jours, quand ils auront reçu l'Esprit de la Pentecôte, ils se mettront à l'œuvre : obscurs pêcheurs jusque-là, il va leur falloir parcourir le monde en conquérants pacifiques ; hommes sans lettres, ils devront cependant confondre l'erreur, instaurer une doctrine qui donne le vertige à l'esprit humain ; braves artisans, amis des calmes douceurs du foyer, ils seront chargés d'entrer en lutte avec le mal et de le combattre sous toutes ses formes. Pour tout résumer, il va s'agir pour eux d'étendre par le monde le bienfait de la Rédemption et d'appliquer aux âmes les mérites de leur Sauveur.

Aussi bien, Jésus ne leur avait rien caché. Tout était consigné dans leur programme : les difficultés et les épreuves ; tout était prédit : les persécutions et la mort violente.

Voilà, m. f., la perspective qui s'ouvre aux yeux des Apôtres et la carrière qui s'offre à leur activité en ce jour de l'Ascension.

Saluons cette poignée d'hommes à leur entrée en fonctions. Les voilà, les hérauts du Verbe de Dieu, les soutiens de l'Eglise, les pasteurs des âmes, les pionniers de la civilisation !

III

Comme ils ont bien rempli leur charge! C'est à eux que nous devons, après bientôt vingt siècles, de pouvoir, à notre tour, contempler la scène de l'Ascension et bénéficier des fruits de ce mystère.

Avant de rejoindre le ciel, le Christ prononça certaines paroles mémorables. Plusieurs d'entre elles s'adressaient directement et exclusivement aux Apôtres. Il en est une pourtant qui semble bien avoir une portée plus générale et dont on peut croire qu'elle nous regarde tous. Jésus disait : « Il est bon que je m'en aille. Je m'en vais vous préparer une place. » Ainsi ce n'est pas seulement pour jouir de la gloire que Notre-Seigneur quitte la terre, c'est encore pour nous préparer cette place qu'il nous a conquise par son sang et par sa mort.

Ah ! la douce et consolante pensée !

Vous vous souvenez, lorsque le tentateur jaloux voulut porter au mal nos premiers parents, il murmura à leurs oreilles une parole trop complaisante pour ne pas les séduire : « *Eritis sicut dii.* Vous serez comme des dieux, » leur disait-il. Hélas ! quelle ironie, et combien amère ! Ils cédèrent, et, le péché commis, la réalité apparut dans toute son horreur. Au lieu de la grandeur, c'était la dégradation ; le bonheur avait fait place au remords ; en un mot, l'apothéose s'était muée en une totale déchéance.

Cependant, comme s'il eût voulu de la sorte venger l'outrage et punir l'infernal mensonge, Notre-Seigneur reprit à son compte la parole enchanteresse et, en montant vers son Père, il nous redit : « C'est bien vrai, un jour vous serez comme des dieux ; un jour se vérifiera la parole que chantait le Psalmiste : Dieu vous revêtira de splendeur, vous couronnera d'honneur et de gloire. Je vais préparer votre place au ciel. »

Reconnaissez donc, m. f., votre éminente dignité. Si l'homme est grand, et certes, il est déjà grand rien que par sa pensée, si l'homme est même plus grand que cet univers qui tâche de l'écraser, que faudra-t-il donc alors dire du chrétien ? Le chrétien ! mais par la grâce de la Rédemption, il est devenu en toute vérité, comme l'enseignait déjà S. Paul, un enfant de Dieu, et s'il est un enfant de Dieu, il sera aussi son héritier, et avec le Verbe fait chair il aura en partage le royaume éternel.

Une place au ciel ! quel objectif entraînant pour les âmes passionnées d'idéal, ou qui de la vertu veulent atteindre les cimes ! Quel stimulant efficace pour ceux dont la volonté regimbe devant l'effort ou qui hésitent en face du devoir ! Quelle consolation pour ceux qui souffrent dans leur corps ou dans leur âme, sans jamais trouver ici-bas l'adoucissement de leurs peines ! Quel dédommagement magnifique pour quiconque subit les odieux effets de l'injustice humaine, quelle qu'elle soit et d'où qu'elle vienne !

M. f., avec les Galiléens, levez les yeux vers le ciel. Jésus y est monté. Il vous y attend : patience et courage ! Bientôt vous irez à votre tour. Il vous a préparé votre place.

* *

Ces quelques aperçus forcément rapides et superficiels vous permettront cependant, je l'espère, de mesurer l'importance de cette fête dans le cycle de notre liturgie catholique. Et vous voudrez aussi retenir au moins cette conclusion pratique : Pour parvenir à la gloire que le Sauveur vous propose et dont la sienne est tout à la fois le sym-

bole et le gage, vous ne pouvez suivre une autre route que celle qu'il a parcourue lui-même.

Allez donc, vous dit-il aujourd'hui comme il disait autrefois à ses Apôtres ; allez, vous aussi, parmi les fatigues et les larmes, à l'accomplissement généreux du devoir ; allez, parmi les déboires et les souffrances, jusqu'au sacrifice de vous-mêmes. En quelque condition que vous vous trouviez sur terre, soyez vraiment mes témoins, montrez-vous toujours mes disciples ; faites voir partout que vous êtes des chrétiens, et si vous savez souffrir comme j'ai souffert, un jour vous serez glorifiés comme je le suis moi-même. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XXV

LA NAISSANCE DU SAUVEUR

Mes frères,

Je vous ai expliqué récemment les vérités qui découlent du fait de l'Incarnation. Aujourd'hui je vous rappellerai les circonstances dans lesquelles le Sauveur est né, en les groupant sous trois titres : le voyage de Marie et de Joseph à Bethléem ; — la naissance de Jésus, suivie de l'adoration des bergers et des Mages ; — et la circoncision.

I

Les Livres saints désignaient Bethléem comme le lieu de la naissance du Messie. On lit, en effet, au début du chapitre V de Michée les paroles suivantes :

Et toi, Bethléem Ephrata,
Petite pour être entre les milliers de Juda,
C'est de toi que sortira pour moi
Celui qui doit être dominateur en Israël,
Et dont l'origine est dès les temps anciens,
Dès les jours de l'éternité.

Bethléem était une petite bourgade de la Judée, bâtie sur les sommets de deux collines, à une courte distance de Jérusalem, dans la direction du sud. Le prophète remarque son peu d'importance, puisque, dit-il, en raison du petit nombre de ses habitants, elle ne peut être rangée parmi les milliers, c'est-à-dire les groupes comptant au moins mille familles. Cependant elle avait déjà une histoire : c'était là que Booz avait épousé Ruth la Moabite, qu'il s'était fait un nom et qu'il était devenu l'arrière-grand-père de David ; c'était là que David avait reçu, dans son village natal et au milieu de ses frères, l'onction royale des mains de Samuel. Il y avait dix siècles que cet événement était passé ; un autre, d'une importance bien plus considérable, s'y préparait. Les mots *Bethléem Ephrata* signifiaient dans la langue du pays « la maison du pain, la fertile, » en raison de la grande fertilité de la campagne environnante. Mais en même temps ils désignaient Bethléem comme la future patrie de Celui qui dirait de lui-même : « Je suis le Pain de vie. » et dont le sang devait féconder une riche moisson d'âmes.

Marie et Joseph n'étaient pas sans connaître l'oracle de Michée. Cependant ils attendaient que Dieu dirigeât lui-même leurs pas, par le cours des événements, vers la petite cité. Les choses se passèrent apparemment de façon toute naturelle. L'an 746 de la fondation de Rome, parut un édit de César Auguste ordonnant le dénombrement de tout l'univers. La Judée, depuis qu'elle avait été conquise par Pompée, 63 ans plus tôt, était une province romaine, bien que le prince qui la gouvernait, Hérode, eût le titre de roi. Elle était donc soumise à l'édit impérial.

Le dénombrement fut fait par Quirinius, légat de Syrie, en observant la coutume des Juifs, c'est-à-dire que chacun dut se rendre dans la ville d'où sa famille était originaire, pour s'y faire inscrire sur les listes de recensement. « Joseph partit de la ville de Nazareth, en Galilée, et monta en Judée, dans la ville de David qui s'appelle Bethléem, écrit S. Luc. Il était en effet de la maison et de la famille de David, et il devait faire sa déclaration avec Marie, son épouse, sur le point de devenir mère. » C'était bien le signe de la Providence attendu par eux.

Le voyage se fit de la manière habituelle aux familles pauvres. Les riches voyageaient, comme on le voit faire encore aujourd'hui, à dos de chameau ; la caravane comprenait plusieurs de ces bêtes, car on emportait avec soi divers objets devant servir au campement en cours de route et à l'installation au terme du voyage. Marie et Joseph ne disposaient, comme les pauvres, que d'un âne. Marie prit place sur l'animal, emportant le strict nécessaire, tandis que Joseph allait à pied, conduisant la monture. Après avoir traversé Jérusalem, ils atteignirent le tombeau de Rachel, puis bientôt Bethléem, sans doute dans la soirée qui précéda la naissance de Jésus.

L'encombrement était grand, en raison de l'affluence des voyageurs dans la petite ville qui ne comptait guère qu'un millier d'habitants. Tout était plein, et il n'est pas nécessaire de prêter aux gens du pays une mauvaise volonté particulière à l'endroit des nouveaux venus pour expliquer l'embarras de ceux-ci. Le caravansérail lui-même, destiné à abriter les caravanes de passage, était au grand complet. Il y avait à flanc de colline plusieurs grottes, sommairement aménagées et pourvues d'une auge en bois et d'un peu de paille, pour recevoir pendant la nuit les animaux qui paissaient aux environs. C'est dans une de ces grottes que s'installèrent Marie et Joseph. Celui qui prêchera le renoncement aux richesses de ce monde n'a pas voulu avoir à sa naissance le plus modeste berceau pour reposer ; c'est un objet d'emprunt, servant à des animaux, qui le recevra ; sa demeure sera une excavation naturelle du rocher. Il n'aurait qu'un mot à dire pour être royalement servi par les anges de son Père ; ce mot, il ne le dira pas, parce qu'il veut être le premier parmi les pauvres, et parce que la pauvreté trouve sa plus haute perfection dans le renoncement volontaire à un confort que l'on pourrait facilement se procurer.

II

« Pendant qu'ils étaient là, arriva le terme auquel Marie devait enfanter. Elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans la crèche. » Il était minuit, comme l'indique une antienne du dimanche après Noël, dont les paroles tirées du livre de la Sagesse s'appliquent, au sens littéral, à l'extermination des premiers-nés des Egyptiens, mais que l'Eglise emploie, au sens accommodatice, pour annoncer la naissance du Sauveur au milieu de la nuit.

Marie et Joseph sont avec la cour céleste, invisiblement présente, les seuls adorateurs de l'Eternel devenu, par amour pour nous, membre de l'humanité mortelle. L'Evangile ne nous donne qu'une brève indication sur les soins dont Marie entoura l'Enfant : elle l'enveloppa de langes et le coucha dans la crèche. Mais nous devinons qu'en ce moment elle répète dans son cœur les paroles de son *Magnificat :* « Mon âme glorifie le Seigneur ; mon esprit tressaille d'allégresse à la vue de celui qui est mon Sauveur. » Joseph s'associe à ces sentiments de joie et de reconnaissance.

Bientôt la bonne nouvelle va retentir dans le monde, et c'est à d'humbles bergers qu'elle va être tout d'abord annoncée. « Il y avait à quelque distance des bergers qui veillaient et pendant les heures de la nuit restaient à garder leurs troupeaux. Tout à coup l'ange du Seigneur apparut au milieu d'eux et la clarté de Dieu les illumina. Ils furent saisis d'une grande frayeur, mais l'ange leur dit : « Ne craignez pas. Je viens vous annoncer une grande joie, qui sera aussi pour tout le peuple. Il vient de vous naître un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur, dans la ville de Bethléem. En voici pour vous le signalement : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Et soudain se joignit à l'ange la multitude des esprits célestes qui louaient Dieu et disaient : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Tels sont en effet les deux fruits de l'Incarnation : Dieu glorifié comme il ne l'a jamais été et comme il ne le sera jamais par aucune créature ; la paix de l'âme assurée à tous ceux qui étaient devenus par le péché des enfants de colère, des ennemis de Dieu.

« Les bergers se disaient l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a indiqué. Ils accoururent donc et trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant placé dans la crèche. » Ils lui offrirent les modestes présents dont ils disposaient, mais surtout les sentiments de leurs cœurs simples et dociles. Puis ils repartirent « glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu. » Ils se firent à leur tour les messagers de la bonne nouvelle et « tous ceux qui l'apprirent en furent dans l'admiration, ainsi que des paroles qui leur avaient été dites par les bergers. »

Mais ce n'était pas seulement pour ses compatriotes que Jésus était né à Bethléem, c'était pour toutes les âmes de bonne volonté. Il semble bien que ce soit là le sens qu'il faille attribuer à l'appel des mages à la crèche. Bien que leur visite à Bethléem ait dû être sensiblement postérieure à celle des bergers, nous l'en rapprochons, parce qu'elle en complète le symbole : l'appel de toutes les âmes, des Juifs et des païens, à la foi et au salut. L'épisode des mages est suffisamment connu pour me dispenser d'y insister. Eux aussi sont avertis d'une manière miraculeuse et surnaturelle, par une étoile et par l'inspiration intérieure de la grâce. Eux aussi viennent sans hésiter apporter à l'Enfant-Dieu leurs présents et leurs hommages. Ils sont les premiers de cette longue suite de païens qui, abandonnant les faux dieux, se convertiront à l'unique Seigneur.

III

La loi donnée par Dieu à Abraham prescrivait pour tous les enfants du sexe masculin la cérémonie de la circoncision, signe de l'alliance entre Dieu et son peuple : « Quand il aura huit jours, tout enfant mâle parmi vous, d'âge en âge, sera circoncis... et mon alliance sera dans votre chair comme une alliance perpétuelle. » Faite pour les hommes pécheurs, cette loi n'atteignait pas le Fils de Dieu fait homme. Il voulut cependant s'y soumettre, « afin de racheter ceux qui étaient sous le joug de la loi, » comme il se soumettra plus tard à la loi de mort portée au Paradis terrestre contre l'humanité pécheresse. C'était un prélude aux souffrances et à l'effusion du sang de la Passion rédemptrice.

En même temps qu'étaient accomplis les rites légaux, le Messie reçut officiellement le nom qui avait été apporté pour lui du ciel par l'ange et notifié à Marie. Ce nom de Jésus était courant parmi les Juifs et avait déjà été porté par un grand nombre d'entre eux. Josué en particulier, dont le nom était chez les Hébreux identique à celui de Jésus, en avait réalisé partiellement la signification en introduisant les douze tribus dans la terre de Chanaan. Mais seul le Messie devait lui donner tout son sens et lui faire produire son véritable effet, en méritant non plus à un peuple privilégié, mais à tous les hommes, les grâces d'un salut non plus temporel, mais spirituel et éternel. Les Hébreux délivrés du joug des Egyptiens ont pu exalter leur libérateur ; mais seul le nom de Jésus porté par le Messie a droit de faire fléchir devant lui tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers, parce qu'il n'y a nulle part aucun autre nom en qui nous puissions trouver le seul salut qui compte, le salut éternel des âmes.

* *

Les dispositions que doit faire naître dans nos âmes le rappel de ces grands événements sont la foi, la reconnaissance et l'amour. La foi, parce que c'est seulement « à ceux qui l'ont reçu et qui croient en son nom qu'il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. » La reconnaissance, parce que le don du salut est absolument gratuit

pour tous et qu'il a été acquis à tous par les humiliations, les souffrances et la mort du Fils de Dieu, dont nous voyons un premier accomplissement dans l'Incarnation. L'amour, parce que toute connaissance est vaine qui ne nous porte pas à aimer. La pire ingratitude que nous puissions témoigner au Sauveur serait de rendre son sacrifice inutile. Développons donc en nos âmes ces bonnes dispositions, afin de leur faire produire l'œuvre de salut que Jésus a voulu réaliser par la collaboration de notre bonne volonté avec son sacrifice. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

XVIII

LES VÊPRES

Mes frères,

Les vêpres sont certainement, de tout l'office divin, l'heure canoniale que vous connaissez le mieux. Récitées tous les jours par les prêtres et chantées à l'église tous les dimanches et jours de fête, elles sont en ces jours le principal office après la messe et nous fournissent le moyen d'en sanctifier l'après-midi comme la messe nous en a fait sanctifier la matinée.

I

Le mot « vêpres » vient du mot « *vesper,* » qui est le nom de la belle étoile du soir qui apparaît au coucher du soleil. C'est à la tombée de la nuit seulement, en effet, que l'office des vêpres devrait être célébré, l'après-midi étant occupé par les offices de sexte et de none dont nous avons parlé. Ces offices n'ayant pas lieu dans nos paroisses, l'office de vêpres s'y trouve devancé, de façon à partager en deux l'après-midi et à le sanctifier tout entier.

Comme vous pouvez le voir sur vos paroissiens, les fêtes, du moins les plus importantes, comportent des premières et des secondes vêpres. Sans doute parce qu'aux jours de la création la nuit a précédé le jour : « *Factumque est vespere et mane dies unus* » (Gen., I, 5), chez les Juifs le jour légal commençait vers six heures du soir pour finir le lendemain à la même heure. En tout cas, sur l'ordre de Dieu, il en était ainsi pour le jour du sabbat : « *A vespera usque ad vesperam celebrabitis sabbata vestra.* » (Lev., XXIII, 32). L'Eglise catholique a continué cet usage. Quoique le jour légal pour nous aille de minuit à minuit et que l'obligation de sanctifier les dimanches et les fêtes commence, elle aussi, à minuit pour finir à minuit, leur solennité liturgique, elle, commence la veille au soir par les premières vêpres, pour finir le lendemain soir par les secondes vêpres.

Les premières et les secondes vêpres commencent, comme les autres heures canoniales, par le *Pater* et l'*Ave* récités à voix basse, puis par l'intonation du *Deus in adjutorium.* C'est le pape S. Grégoire le Grand qui a prescrit ce verset au début de tous les offices ; il a voulu par là nous faire implorer le secours de Dieu dont nous avons tant besoin pour assister à ces offices avec attention et dévotion.

Le *Deus in adjutorium* est suivi du *Gloria Patri* et de l'*Alleluia,* sauf pendant le temps de deuil et de pénitence qui s'écoule de la Septuagésime à Pâques, où l'*Alleluia* est remplacé par *Laus tibi, Domine, rex æternæ gloriæ.* Ces mots, qui signifient « Louange à vous, Seigneur, roi de l'éternelle gloire, » ont le même sens qu'*Alleluia,* mais n'ont pas le même caractère d'allégresse.

Les vêpres se composent de cinq psaumes précédés et suivis de leur antienne, d'un capitule, d'une hymne, d'un verset, du *Magnificat* avec son antienne et de l'oraison du jour. Sauf le *Magnificat,* ces diverses parties des vêpres varient selon l'office du jour. Elles sont différentes selon qu'on célèbre une fête de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, d'un apôtre, d'un ou plusieurs martyrs, d'un confesseur pontife ou non pontife, d'une vierge ou d'une sainte femme. Vous les trouvez indiquées dans vos paroissiens au propre du Temps ou des Saints et reproduites tout au long au commun des Saints.

II

Les psaumes que nous chantons le plus souvent, du moins les dimanches, sont le *Dixit Dominus,* le *Confitebor,* le *Beatus vir,* le *Laudate pueri,* l'*In exitu,* ou, au lieu de ce dernier, le *Laudate Dominum omnes gentes.* Afin que vous les chantiez avec plus d'intérêt et plus de profit, laissez-moi vous indiquer le sens général de chacun d'eux.

Le *Dixit Dominus* célèbre les gloires du Rédempteur assis à la droite de son Père, vainqueur de ses ennemis ; il nous rappelle son sacerdoce éternel ; il nous fait espérer qu'après avoir bu au torrent des humiliations comme Jésus-Christ notre Sauveur et notre modèle, nous serons exaltés au séjour de la gloire.

Le *Confitebor* est une louange à Dieu pour ses bienfaits. La Sainte Eucharistie y est présagée : « Le Seigneur plein de bonté et de miséricorde a perpétué la mémoire de ses merveilles ; il a donné la nourriture à ceux qui le craignent. »

Le *Beatus vir* décrit le bonheur du juste dont la mémoire sera éternelle.

Le *Laudate pueri* est une hymne de louange à Dieu qui tire le faible de la poussière, qui élève le pauvre du sein de l'abjection pour le placer avec les princes de son peuple.

L'*In exitu Israel* célèbre en un chant triomphal la sortie d'Egypte du peuple d'Israël, parmi les miracles accomplis par Dieu en sa faveur.

Le *Laudate Dominum omnes gentes* est une invitation adressée à tous les peuples à louer le Seigneur, en même temps qu'un cri de reconnaissance et de zèle. L'apôtre des Indes et du Japon, S. François Xavier, qui convertit au vrai Dieu tant de peuples d'extrême-orient, ne se lassait pas de redire ce psaume et en avait fait son invocation favorite.

Le chant des psaumes terminé, le célébrant se lève pour lire le capitule. C'est une exhortation au bien qu'il adresse aux fidèles pour encourager leur zèle et ranimer leur piété. Les fidèles l'en remercient en répondant : « *Deo gratias.* »

Vient ensuite le chant de l'hymne qui, selon l'office, célèbre les mystères de la religion ou les vertus des saints dont on solennise la fête, puis celui d'un verset suivi d'un répons destinés à réveiller notre attention et à ramener à Dieu notre esprit au cas où il se serait égaré en des distractions.

Aux vêpres, qui sont l'office le plus solennel après la messe, il faut un digne couronnement. L'Eglise l'a trouvé : c'est le beau cantique de reconnaissance que la Sainte Vierge fit monter vers Dieu le jour de la Visitation, c'est le *Magnificat*. Nous l'empruntons pour dire à Dieu notre propre gratitude pour ses bienfaits ; et comment pourrions-nous mieux le faire que par la bouche de notre Mère du ciel ? « C'est bien à elle, dit Mgr Freppel, c'est bien à l'auguste Vierge Mère de Dieu qu'il appartient de glorifier le Seigneur au nom de la race humaine dont elle est l'ornement et la gloire. A elle que toutes les nations appellent bienheureuse, de se faire l'interprète de notre reconnaissance envers cette bonté miséricordieuse qui étend ses bienfaits de générations en générations. A elle pour qui se sont opérées de si grandes choses, d'exalter la toute-puissance de celui qui élève les humbles et abaisse les superbes, rassasie les pauvres du pain de la vérité et laisse les riches de la terre dans leur abondance stérile. A elle enfin, en qui notre délivrance a pris son origine, de célébrer l'alliance conclue autrefois avec le père des croyants et accomplie pour jamais dans le nouvel Israël, c'est-à-dire dans l'Eglise du Dieu vivant [1]. »

Pendant le chant du *Magnificat*, le célébrant procède à l'encensement de l'autel comme à la messe. On le fait pour joindre les parfums de l'encens à ceux de la prière dont il est l'image, et aussi pour nous faire songer à la bonne odeur qu'ont répandue et que continuent de répandre dans le monde les vertus de la T. S. Vierge.

Le *Magnificat* terminé, le célébrant salue le peuple par le *Dominus vobiscum*, chante l'oraison du jour, le *Benedicamus Domino* et termine par le *Fidelium animæ...*, afin de demander pour les chères âmes du purgatoire le repos après lequel elles soupirent.

III

Comme tous ces beaux chants qui composent l'office des vêpres et qui varient si agréablement avec les différents temps de l'année, comme tous ces psaumes et ces belles hymnes faisaient les délices de nos pieux ancêtres ! Comme ils aimaient, aux jours de fête et même chaque dimanche, à en faire retentir les voûtes de nos églises ! Quel charme pour les oreilles et pour le cœur, de les entendre en alterner les strophes ou les versets ! C'est dans des circonstances analogues que S. Augustin, au début de sa conversion, entendant les fidèles de Milan chanter ainsi les psaumes à deux chœurs sous la direction de S. Ambroise, ne pouvait retenir ses larmes, et il trouvait, ajoute-t-il, une grande douceur à ces larmes.

Pourquoi faut-il que ce bel office soit aujourd'hui délaissé en tant d'endroits ! Sans doute, l'assistance aux vêpres n'est pas obligatoire sous peine de péché, et quelques-uns de ceux qui avaient mission d'y convier les fidèles l'ont peut-être trop répété. Mais il y a une chose qui, sans aucun doute, est obligatoire : c'est le souci que nous devons avoir de plaire à Dieu et de progresser dans la vertu. Or l'assistance à la messe est un minimum, et il ne convient pas de s'en tenir par principe au minimum strictement exigé. Si la messe nous permet de sanctifier la première moitié du dimanche, l'assistance aux vêpres est la meilleure manière d'en employer la seconde ; elle témoigne aussi d'une piété vraiment filiale, qui veut satisfaire les moindres désirs de Dieu et accomplir quelques œuvres de surérogation.

Aussi bien, ceux qui ne vont pas aux vêpres, à quoi consacrent-ils l'après-midi du dimanche ? Les uns, qui ne peuvent rester inoccupés, s'adonnent à des travaux manuels qui, pour ne pas être toujours publics et scandaleux, n'en sont pas moins contraires au repos prescrit. D'autres, les jeunes gens et les jeunes filles en particulier, passent tout l'après-midi en promenades et en excursions loin de la surveillance de leurs parents ; ils courent à toutes les fêtes mondaines de la région ou à des rendez-vous plus coupables encore. Et les hommes ? Cet après-midi, ils le passent au cabaret, où un trop grand nombre perdent le gain de leur semaine en même temps que leur santé. Ah ! comme tous, après avoir assisté aux vêpres, reviendraient de l'église en leur foyer plus heureux, plus dispos et plus en état de reprendre le lendemain leur labeur quotidien !

Assistez donc aux vêpres, m. f., prenez, de tout votre cœur, part aux chants qui les composent, et vous sanctifierez ainsi parfaitement le saint jour du dimanche. Ainsi soit-il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XXVIII

S. FRANÇOIS CARACCIOLO : L'OBÉISSANCE

Mes frères,

Il est assez courant, de nos jours, de se plaindre des erreurs de la poste. L'anecdote que je vais vous raconter vous prouvera que ces erreurs ne datent pas seulement de notre siècle et que, d'ailleurs, leurs conséquences sont quelquefois heureuses.

I

Il y avait, vers le milieu du XVIe siècle, un petit gentilhomme napolitain, tout jeune encore, et que sa famille avait trouvé intéressant de nommer Ascagne. L'idée d'un tel prénom ne nous serait

[1] Instruction sur l'assist. aux vêpres.

peut-être pas venue, parce que nous sommes moins férus que jadis des beautés classiques de l'*Enéide* et que nous avons le bon sens de donner à nos enfants le patronage efficace d'un saint plutôt que celui d'un personnage mythique.

Toujours est-il que le jeune Ascagne Caracciolo, en dépit de son nom païen, était un charmant garçon, plein de qualités et de talents, et qui, par-dessus tout, brûlait du désir de servir le bon Dieu. Cette haute ambition lui était venue à la suite d'une grave maladie qu'il avait eue dans son enfance et qui avait précocement tourné ses pensées vers les réalités supérieures de l'éternité.

Mais il était embarrassé. Isolé dans son castel des Abruzzes, il ne voyait d'autre moyen de sauver son âme que d'entrer dans les rangs du clergé séculier, et une voix intérieure lui murmurait que cela ne suffisait pas tout à fait à sa vocation. Néanmoins, faute de mieux, il se résigna à partir pour Naples, où il reçut bientôt l'ordination sacerdotale et où il fit bientôt l'admiration de toute la ville par sa ferveur, son zèle et son dévouement à toutes les œuvres, surtout à celle — peu récréative — de l'assistance aux condamnés à mort.

Les choses en étaient là lorsque l'abbé Ascagne Caracciolo reçut, un beau jour, une lettre. Il est probable qu'il ne fit pas grande attention à l'adresse, car il la décacheta tout simplement et se mit à la parcourir. La missive était signée d'un de ses parents, Fabrice Caracciolo, et d'un de ses amis, Augustin Adorno, mais ne lui était tout de même pas destinée. Elle était envoyée à une autre âme pieuse et contenait des propositions relatives à la fondation d'un nouvel Institut religieux.

Ascagne se prit à réfléchir. Sans doute, ce n'était pas à lui que l'invitation avait été lancée ; mais l'erreur même qui la mettait entre ses mains n'était-elle pas une indication de la Providence ? Et puisque, tout près de lui, de saints personnages essayaient de s'élever plus près du ciel, est-ce que le bon Dieu ne l'engageait pas à se joindre à eux, en faisant lui-même l'office de facteur, dont l'emploi, comme vous le savez, n'était pas encore inventé ? Le jeune prêtre trancha la question par l'affirmative. Il se mit en rapports avec ses correspondants involontaires, parce qu'il crut ainsi, à bon droit, obéir à l'appel divin.

Il fut accueilli avec une surprise heureuse. Ses amis et lui-même se retirèrent sans plus tarder dans un monastère de Camaldules pour y mettre au point les statuts de la Congrégation qu'ils allaient former. De leurs méditations et de leurs délibérations sortit cette règle religieuse que le pape Sixte Quint approuva bientôt, tant elle était sage et belle, sous le nom de règle des Clercs Mineurs réguliers. Elle comprenait, comme toutes celles qui régissent les grandes Congrégations, les trois vœux essentiels de pauvreté, de chasteté, d'obéissance ; mais elle y joignait le quatrième engagement de se tenir à l'écart des dignités, même ecclésiastiques. Et l'on peut dire qu'à cette époque ce dernier vœu ne manquait pas d'une certaine et sainte originalité.

Comme son nom même l'indique, la nouvelle association était placée sous le patronage du grand Patriarche d'Assise et s'imprégnait de son esprit. Pour mieux marquer cette filiation spirituelle, Ascagne renonça à son prénom, décidément par trop littéraire, et se fit désormais appeler tout simplement François. Il n'était encore qu'un simple membre de l'Ordre, mais, au bout de deux ans, son ami Adorno, supérieur général, vint à mourir et tous les confrères jugèrent que nul plus que François Caracciolo n'était apte à lui succéder. Sa répugnance s'avéra extrême, mais il avait juré d'obéir, et il dut, bien malgré lui, se soumettre au vote de ses frères.

Il arriva alors ce qui se produit toujours lorsque quelqu'un accepte une haute charge sans aucune arrière-pensée personnelle, mais uniquement pour obéir à la volonté de Dieu. Le nouveau général donna l'exemple de toutes les vertus et obtint, grâce au visible concours de la Providence, les plus admirables résultats. Il avait fait deux parts de sa vie. La première, celle qu'il préférait, était vouée aux longues oraisons et aux sévères mortifications. L'autre était consacrée au service de ses religieux. Pour promouvoir le développement de ses Clercs Mineurs, rien ne lui paraissait trop aride, ou trop humiliant, ou trop pénible. Il allait d'une province à l'autre, à pied, mendiant son pain dans les villages, et la Providence veillait sur lui. C'est ainsi qu'à son retour d'un voyage en Espagne, il échappa miraculeusement à un naufrage et obtint en outre, par sa prière, le salut de tout le navire.

Il n'y a rien d'anormal à ce que sa sainteté éclatante lui ait attiré des jalousies et des haines. Mais elle lui valut aussi de puissantes et utiles protections, notamment celle des rois catholiques Philippe II et Philippe III. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il ne s'en servit que pour la cause du bien et pour le bien de ses frères. Lorsque ses pérégrinations apostoliques lui laissaient quelques rares loisirs, il les utilisait, dans les pauvres résidences de Rome, au soulagement des malheureux. Une fois, dans l'hôpital où il avait momentanément élu domicile, il se trouva face à face avec un lépreux, c'est-à-dire avec un de ces êtres que le monde d'alors avait plus spécialement en horreur. Il l'adopta, tout simplement, et en fit son fidèle compagnon.

Naturellement, le pape Paul V, ému par tant de grandeur d'âme, voulut offrir au saint religieux de hautes fonctions ecclésiastiques, où son talent et sa vertu eussent mieux été mis en lumière. Mais François se souvenait de son quatrième vœu : il repoussa toutes les grandeurs, afin de mieux se dévouer aux œuvres qu'il avait entreprises. Ces œuvres étaient multiples. Une de celles qui l'intéressèrent le plus fut la préservation ou la conversion des créatures malheureuses que d'abominables circonstances jettent dans l'abîme du péché. Quelle moisson d'âmes il a cueillie là !

Son activité ne le gênait point pour réserver de longues heures à la contemplation, surtout devant

la Sainte Eucharistie, qu'il vénérait avec une tendresse particulière. Il aimait à se retrouver en présence de son divin Maître, pour recevoir de lui ordres et consignes et pour exécuter ensuite filialement les directives reçues de lui.

Sa carrière ici bas fut brève. Il avait à peine quarante-quatre ans lorsqu'au cours d'un pèlerinage à Lorette il eut l'intuition de sa fin prochaine. Il se retira aussitôt dans ses Abruzzes natales, auprès des fils de S. Philippe de Néri, et y rendit doucement l'âme, au cours de l'année 1608, en la fête du Saint-Sacrement. Son corps a été ramené à Naples, berceau de l'Ordre qu'il avait contribué à fonder, et y est l'objet d'un culte incessant, depuis surtout que Clément XIV a déclaré François Bienheureux et que Pie VII l'a élevé au rang des Saints.

II

Si François Caracciolo fut un saint, il le dut sans doute à tout un ensemble de surnaturelles vertus. Mais s'il nous fallait choisir entre toutes celles qu'il cultiva avec ardeur, il nous semble que nous élirions l'obéissance comme étant le signe directeur de sa vie. Il se soumit sans cesse aux indications de la Providence, soit que — comme dans sa jeunesse — elles lui parviennent d'une manière étrange et détournée, soit que — comme dans ses derniers temps — elles lui soient communiquées par la voie mystérieuse des révélations.

Sans avoir la sotte présomption d'espérer que le Seigneur se manifestera, un jour ou l'autre, à nos yeux pour nous indiquer sensiblement ce qu'il attend de notre part, nous devons tout au moins nous inspirer de cet esprit de discipline qui purifie et sanctifie si parfaitement les âmes. Il n'y a certes rien de plus opposé à nos tendances que cette vertu de soumission. Quand le serpent a tenté nos premiers parents, c'est par l'orgueil qu'il les a entraînés au mal : « *Et eritis sicut dii.* » Et depuis lors nous portons la trace de cette infernale insubordination qui a marqué le malheur initial du monde.

Allons plus loin et avouons que notre époque est spécialement stigmatisée par cette tare de l'indépendance, qui ravage non seulement les individus et les familles, mais les peuples et la société. Est-ce une raison pour nous y abandonner ? Tout au contraire : c'est une raison de plus pour réagir. La mentalité individualiste qui fait que chacun veut se constituer son propre chef et son propre juge émane directement de Lucifer.

Les disciples du Christ doivent suivre une ligne de conduite diamétralement opposée. Quand Notre-Seigneur est venu sur terre pour nous sauver, il le fit par obéissance au divin vouloir de son Père. Quand il a accepté tous les efforts et toutes les tortures dont le souvenir ne s'effacera jamais de nos mémoires, ce fut pour nous donner l'exemple de la soumission. « Apprenez de moi, a-t-il dit lui-même, que je suis doux et humble de cœur. »

L'humilité du cœur, ce n'est pas autre chose que ce sentiment surnaturel qui nous porte à reconnaître nos infériorités et à accepter les supériorités providentiellement établies. Nos infériorités sont multiples : il y a celle de l'intelligence et du savoir, par rapport aux maîtres que le Seigneur a constitués pour nous éclairer dans la foi. Il y a celle de notre situation sociale et religieuse, par rapport aux chefs, aux prêtres et aux pontifes à qui Dieu a conféré le pouvoir de nous donner des ordres. Il y a trop souvent celle de notre faiblesse morale, qui nous induit à toutes sortes de péchés, par rapport aux âmes d'élite qui observent fidèlement et avec amour les lois divines.

Tout cela forme un ensemble de faits que notre entourage constate très facilement, mais dont notre amour-propre se refuse à se rendre compte. Il nous faut donc faire un effort pour nous mettre en présence de la situation telle qu'elle existe. Et puis, quand nous aurons bien vu que nous sommes tenus de nous soumettre, il nous faudra faire un effort encore pour pratiquer, en toute douceur, la belle et suave vertu de soumission.

Quand nous aurons fini par apprendre que nous devons obéir, une question se dressera encore : à qui devons-nous l'obéissance ? Dans ses éléments les plus infimes, la réponse se diversifie suivant les circonstances particulières. L'enfant doit obéissance à ses parents, l'écolier à ses maîtres, l'employé à son patron, le subordonné de n'importe quel ordre à ses chefs hiérarchiques, le sujet ou le citoyen aux lois et aux autorités légitimes de sa patrie. Mais toutes ces nuances de détail se fondent dans l'ensemble souverain d'une règle infiniment plus haute. Un principe a été émis par l'Esprit-Saint lui-même, qui nous indique la voie générale à suivre : « *Nulla potestas nisi a Deo.* » Ce qui revient à dire que toute autorité légitime, quelle qu'elle soit, a droit à notre obéissance, parce qu'elle n'est qu'une délégation de l'autorité suprême qui règne au plus haut des cieux et gouverne jusqu'aux endroits les plus cachés de l'univers.

Ainsi envisagée, la thèse est claire, logique, irréfutable. Dieu, auteur et maître de tout, a droit de commander aussi bien aux anges et aux hommes libres qu'à la nature matérielle et inconsciente. Tantôt il use, directement et par lui-même, de cette indiscutable prérogative : qui donc oserait alors se dresser contre lui ? Tantôt il lui plaît de transmettre une partie de son pouvoir à telle créature choisie par lui : et qui donc oserait contester la légitimité de cette subrogation ?

En fait, le Seigneur ne peut guère se révéler constamment à nous pour nous dire à chaque instant sa volonté, jusque dans les moindres circonstances de notre vie. Un pareil système aboutirait à nous mettre perpétuellement devant sa présence sensible, ce qui rendrait impossible la pratique de la vertu de foi, qui est l'assentiment à l'autorité d'un Dieu voilé. Donc, au moins tant que nous sommes en ce monde, la seconde méthode s'impose, celle de Dieu déléguant, avec des

preuves raisonnables à l'appui, des personnalités humaines qui prendront, en son lieu et place, les dispositions nécessaires en vue de l'intérêt général.

Ces autorités sont de deux sortes : celles qui s'occupent du bien des âmes, et ce sont les plus hautes et les plus respectables : papes, évêques ou simples prêtres, puis celles qui assurent le fonctionnement des affaires temporelles : chefs d'Etats et organisations plus ou moins administratives, dont la tâche est moins élevée, mais qui ont tout de même droit, en principe au moins, à notre déférence et à notre concours, parce qu'elles maintiennent sur la terre ce minimum d'ordre sans lequel rien ne pourrait subsister et que le Tout-Puissant lui-même a voulu.

Puisque le principe est ainsi posé, les déductions en seront commodes. Si d'autres êtres humains qui, individuellement ne sont pas plus que nous, ont été constitués par la volonté de Dieu comme nos maîtres et nos guides, nous devons nous incliner devant la part d'autorité divine qu'ils incarnent. Nous révolter illégitimement contre eux serait un outrage à l'égard de Celui qui les envoie. Ne leur accorder qu'une soumission maussade, sous la crainte servile des sanctions matérielles, serait entrer dans une espèce de révolte intime que le Seigneur n'agréerait point. Obéissons donc, tout simplement, dans la candeur de notre âme, que les ordres donnés nous plaisent ou nous déplaisent. Obéissons, non point parce que le but proposé nous paraît avantageux, mais simplement parce que — indirectement au moins — Dieu commande. Que notre devise soit celle du poète : « Quand Dieu parle, il suffit. »

LES FÊTES DE L'ÉGLISE

LXIII

NOTRE-DAME AUXILIATRICE

Pendant tout le temps pascal, il n'y a pas de fête particulière en l'honneur de la Sainte Vierge. Nous avons célébré ses douleurs et nous l'avons laissée au pied de la croix avec Jean et les saintes femmes.

Est-ce cependant un oubli de l'Eglise? Qui oserait le penser? La vérité, c'est que nous avons constamment médité sur le premier des mystères glorieux. Nous avons assisté à l'apparition de Jésus à sa sainte Mère, la première de ses apparitions, comme il convenait, et cela nous a tellement remplis de joie que nous n'avons cessé de chanter : « *Regina cœli lætare.* Reine du ciel, réjouissez-vous, car votre Fils est ressuscité, comme il l'avait dit. » C'est donc une fête perpétuelle que nous avons célébrée en son honneur. C'est pour augmenter encore ces effusions d'amour que l'Eglise a consacré à Marie le plus beau mois de l'année tout entier, le mois des fleurs et des beaux jours, afin que les âmes gardent entières, pendant ce temps où éclatent les splendeurs de la nature, leur innocence et leur fraîcheur surnaturelle. Ainsi tout est à l'unisson, tout chante Marie : la jeune verdure qui réjouit les yeux, le chant des oiseaux, et les cœurs pleins de cantiques ; tout est beau, tout est resplendissant, tout est pur.

I

Cependant une fête est venue s'établir d'elle-même dans le calendrier religieux. L'Eglise ne l'y a pas inscrite, elle ne l'a pas rejetée non plus, et elle est tellement répandue, elle rappelle de si brillants souvenirs qu'elle s'est inscrite dans le calendrier de toutes les âmes dévouées à Marie, parce qu'elle leur est particulièrement chère. Au milieu des tristesses de cette vie, elle nous apparaît comme une vision de reconnaissance, de triomphe et d'espérance.

Marie n'y affirme pas seulement sa bonté, elle montre sa puissance, la puissance invincible de la mère qui défend ses enfants. Cette fête rappelle la mémoire de deux événements considérables de l'histoire de l'Eglise. La défaite, l'humiliation était certaine. Le monde attendait la ruine finale, imminente, et c'est la victoire écrasante qui est venue, œuvre, non pas des hommes, car les princes chrétiens s'étaient dérobés ou étaient vaincus, mais de la main protectrice de Marie, terrible comme une armée rangée en bataille.

En 1565, Soliman II résolut d'abattre toute la chrétienté. Il vint donc attaquer l'île de Malte, défendue seulement par le grand maître Lavalette et ses braves chevaliers. Le pape Pie IV fait appel à la France, à l'Allemagne, à l'Angleterre : aucune voix amie ne lui répond. Soliman entre dans le fort St-Elme, et il est déjà maître de l'île quand la généreuse Espagne envoie une flotte qui l'oblige à fuir.

Les Turcs reviennent bientôt avec une flotte formidable, se précipitent sur Chypre, emportent d'assaut Nicosie, puis Famagouste, dont le siège dure onze mois. Les chrétiens y sont égorgés avec des raffinements de cruauté inouïs. Famagouste est prise le 1er août 1571. C'est maintenant l'Europe qui est menacée. Le pape Pie V adjure les souverains de s'unir pour le salut commun. Seuls Venise et le roi d'Espagne comprennent l'immense danger que court la chrétienté et ils forment une ligue sainte, ils entreprennent une nouvelle croisade. Pie V est déclaré chef de la ligue. Il nomme généralissime don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, et lui envoie un étendard où l'on a brodé, en or et en argent, le Sauveur crucifié. Les deux flottes se rencontrent le samedi 7 octobre 1571 dans le golfe de Lépante : celle des Turcs forte de trois cents vaisseaux, celle des chrétiens avec deux cent vingt navires seulement. Don Juan d'Autriche parcourt le front sur une barque, un crucifix à la main, et adjure les combattants de faire leur devoir. Tous reçoivent l'absolution générale avec l'indulgence plénière, et ils s'élancent sur la flotte ennemie en invoquant la Sainte Trinité et la Sainte Vierge Marie. Après un combat

acharné, la flotte turque est détruite et la puissance du sultan brisée.

A cinq heures du soir, Pie V conférait avec plusieurs prélats. Tout à coup il se lève, ouvre la fenêtre, écoute et s'écrie : « Courez rendre grâces à Dieu dans son église! Notre armée remporte la victoire! »

Par reconnaissance, il ordonna que l'on célébrât la fête du Rosaire le premier dimanche d'octobre et que l'on ajoutât aux litanies de la Sainte Vierge cette invocation : « *Auxilium christianorum, ora pro nobis.* »

II

La date du 24 mai nous rappelle d'autres événements plus proches de nos temps, où le pape Pie VII, avec l'aide du ciel, a triomphé d'une manière inespérée de la plus grande puissance des temps modernes. C'est le triomphe par Marie de la force morale et du droit sur la force brutale, à laquelle rien d'humain ne pouvait résister.

Par un décret du 17 mai 1809, Napoléon réunissait les Etats du Pape à l'Empire français. Pie VII l'excommunia le 10 juin. Toutefois dans la bulle d'excommunication le nom de l'empereur n'était pas prononcé. Le Pape excommuniait les auteurs et fauteurs de toutes les spoliations qu'avait subies le Saint-Siège. Napoléon était assez clairement désigné. Aussitôt le général Radet pénétra, avec la force armée, dans le Quirinal, après en avoir brisé les portes à coups de hache, et somma le Pape de renoncer à sa souveraineté temporelle. Pie VII répondit simplement : « Nous ne devons pas, nous ne pouvons pas, nous ne voulons pas. » On s'empara de sa personne, et le lendemain, de grand matin, on l'enferma avec le cardinal Pacca dans une sorte de voiture cellulaire entourée de gendarmes, le sabre nu, pour le conduire à Florence, Grenoble, Valence, Avignon, Nice, enfin Savone. Puis on lui interdit de communiquer avec aucune Eglise de l'Empire, avec aucun sujet de l'empereur, sous prétexte qu'il prêchait la rébellion. On déclarait même qu'il cessait d'être l'organe de l'Eglise catholique.

Le 1er avril 1810, l'empereur épousait Marie-Louise à Saint-Cloud. Comme il avait épousé auparavant Joséphine de Beauharnais, Pie VII dut condamner ce mariage. « Que prétend-il avec son excommunication? avait dit Napoléon à Eugène de Beauharnais. Pense-t-il faire tomber les armes des mains de mes grenadiers? » Et le 9 juin 1812 il faisait enlever Pie VII de Savone et l'enfermait comme prisonnier d'Etat à Fontainebleau. Mais alors déjà il était en route pour la Russie, et les soldats s'étonnaient de ne pas trouver à leur chef la même vigueur physique ni la même audace dans les décisions. Au mois de novembre commençaient les désastres. « Les armes s'échappaient des mains des guerriers, écrit Philippe de Ségur, elles se brisaient ou se perdaient dans la neige. » On ne défie pas Dieu en vain.

On connaît la marche implacable des événements, la Grande Armée ensevelie sous la neige sanglante, la bataille des nations à Leipzig, de brillantes victoires inutiles suivies de défaites décisives, la patrie envahie et l'empereur contraint de défendre la France même, lui qui n'avait jamais vu l'ennemi sur le territoire français. Les armes continuaient à tomber des mains héroïques de nos soldats. Pie VII, qui avait été indignement outragé et torturé, devenait fort embarrassant. Entouré de la vénération universelle, sa présence était un remords, une protestation, une condamnation.

Le 22 janvier 1814, arrivaient de Paris à Fontainebleau deux voitures. Le colonel Lagorse, constitué geôlier, dit au cardinal Pacca : « J'ai reçu l'ordre de faire partir demain le Pape et de le ramener à Rome. » Et le lendemain Pie VII faisait ses adieux avec ses suprêmes recommandations aux cardinaux, et partait pour l'Italie.

Le 25, Napoléon quittait Paris pour commencer la campagne de France.

Le voyage du Pape ne fut qu'un long triomphe à travers la France. Il arriva à Ancône le 12 mai et fut reçu avec une allégresse indicible. Letizia, la mère de Napoléon, lui demanda un asile à Rome, par le cardinal Fesch. Il ordonna de l'accueillir avec respect, avec bonté. Déjà son prédécesseur avait accueilli ainsi les tantes de Louis XVI. Le 24 mai, il faisait son entrée solennelle à Rome, parmi des témoignages d'affection délirante. Plusieurs avaient manqué de fidélité, il se contenta de leur dire : « Oublions de concert tout ce qui s'est passé. » On pouvait dire de lui ce qu'on a dit de S. Vincent de Paul : « Lorsqu'il était à l'aise avec les personnes qu'il entretenait, il leur ôtait leur âme pour leur donner la sienne. »

La souveraineté pontificale était rendue au Pape, et après des malheurs inouïs, des événements terribles que Dieu seul pouvait conduire, il se retrouvait à Rome, dans une atmosphère de respect et de tendresse, plus honoré, plus aimé et plus admiré que jamais, non seulement en Italie, mais dans tout l'univers, à la fois frappé de ce relèvement soudain, de cette grandeur morale et de l'abaissement du conquérant relégué à Sainte-Hélène.

L'Eglise voulut célébrer cet anniversaire glorieux du 24 mai 1814, par la fête de Notre-Dame Auxiliatrice. Deux belles hymnes furent composées qui racontent ce glorieux événement et expriment la reconnaissance des chrétiens :

« O jour fortuné! jour à jamais célèbre dans nos fastes, qui vit le siège de Pierre recevoir de nouveau le Maître de la foi, après cinq années d'un triste exil... Mère bénie de Jésus, Vierge des Vierges, ajoutez encore à vos bienfaits. Faites, nous vous en supplions, que le pieux Pasteur conduise son troupeau dans les pâturages du salut. »

Et l'Eglise chante avec confiance : « Voici que Marie était notre espérance. C'est dans son secours que nous nous sommes réfugiés, afin qu'elle nous délivrât, et elle est venue à notre aide. »

Dans ses longues réflexions de Sainte-Hélène, parmi son malheur qu'il supporta avec un esprit chrétien, Napoléon retrouva la foi et il sentit la nécessité des secours spirituels. Il écrivit à Pie VII

pour lui demander un prêtre, afin de jouir du moins de la présence de Jésus-Christ sur l'autel pendant la messe. Le doux Pontife, qui avait toujours aimé son redoutable adversaire, se hâta de lui envoyer un prêtre catholique, sur cette terre anglaise et protestante, et il ouvrit son royaume non seulement à la princesse Letizia, mais à tous les membres de la famille impériale. Il se souvenait que si Napoléon avait été si dur pour lui, cependant l'homme d'Etat avait par le Concordat rendu la paix, avec quelque liberté, à des millions d'âmes.

L'empereur qui l'avait retenu prisonnier pendant cinq ans, subit à son tour une captivité de près de six années, et il rendit son âme à Dieu le 5 mars 1821, au commencement du mois de Marie. Il aimait à dire que le souvenir de sa première communion et celui des cloches de Rueil lui étaient plus précieux et plus doux que ceux de Marengo et d'Austerlitz.

LXIV

LA PENTECÔTE

Les onze sont revenus à Jérusalem, l'âme pleine des souvenirs enflammés de l'Ascension, attendant au Cénacle « la promesse du Père ». Chaque jour ils venaient prier longuement au Temple, puis ils retournaient dans la salle haute où avait été instituée la Sainte Eucharistie. Ils y retrouvaient Marie, mère de Jésus, avec les saintes femmes et les parents de Jésus, les fils de Salomé. D'autres se joignirent à eux et bientôt il y eut cent vingt fidèles dans le Cénacle.

I

Tous vénéraient la Sainte Vierge, et avec elle « ils persévéraient dans la prière. » Ses paroles, ses exemples les remplissaient de ferveur et d'amour; ils étaient animés d'une sainte rivalité de recueillement, ou s'ils se rappelaient leur faiblesse pendant la Passion, c'était pour s'exciter au repentir, à l'humilité, à l'action.

Pierre dut faire un grand effort sur lui-même pour prendre la direction de la jeune communauté. Mais il était le chef. Jésus lui avait confirmé ses prérogatives sur le lac de Tibériade, et il fallait choisir un douzième apôtre à la place du traître Judas. Il se leva donc dans l'assemblée et rappela la mort misérable du disciple qui avait vendu son Maître; il montra cette mort prédite par David, et cita ces paroles du Roi Prophète : « Que ses jours soient abrégés et qu'un autre possède sa charge. » (Ps. CVIII, 8). Puis il conclut : « Frères, il faut qu'entre ceux qui ont été en notre compagnie pendant tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, à commencer par le baptême de Jean jusqu'au jour où il nous a quittés pour remonter aux cieux, on en choisisse un qui soit avec nous témoin de sa résurrection. »

Car Jésus avait dit : « Vous serez mes témoins, vous qui êtes avec moi dès le commencement. » (Jo., XV, 27).

Deux furent présentés, Matthias et Joseph, surnommé le Juste, Ils étaient également saints, intègres, zélés, dévoués à la mémoire du Maître. C'est pourquoi les Apôtres laissèrent le sort décider de l'élection : « Seigneur, dirent-ils, désignez celui des deux que vous avez choisi, afin qu'il entre dans le ministère et dans l'apostolat dont Judas est déchu par son crime, pour aller en son lieu, » à sa perte. (Act., I, 25).

Le sort tomba sur Matthias et il fut associé aux onze Apôtres.

Le Collège apostolique était au complet. Le douzième apôtre fut entouré de respect, comme les autres, et ils continuèrent ensemble leur retraite sous la haute et bien-aimée direction de Marie, avec les saintes femmes et particulièrement sainte Madeleine, qui les édifiait par son esprit de pénitence et par ses récits de la Résurrection. Car elle l'avait vu la première et il lui avait dit alors : « Ne me touchez pas. Je ne suis pas encore remonté vers mon Père. Allez dire à mes frères : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » (Jo., XX, 17).

Maintenant il était monté vers le Père, et ils s'entretenaient de ces événements, ils redisaient ses paroles, ils les expliquaient, ils parlaient de lui et ne se lassaient point de rappeler tous les discours qu'ils avaient entendus, tous les faits, toutes les merveilles dont ils avaient été les heureux témoins.

Aussi jamais assemblée d'hommes ne fut aussi sainte, animée d'autant de foi et de charité, et n'attira les regards du ciel comme celle de ces humbles, de ces hommes du peuple, de ces femmes dévouées qui avaient le sentiment profond de leur indignité, et qui eussent donné mille fois leur vie pour effacer le passé et témoigner à Jésus leur immense amour.

Mais la fête de la Pentecôte était toute proche, la ville remplie de prosélytes accourus de très loin pour célébrer au Temple l'anniversaire de la promulgation de la Loi sur le Sinaï. Les princes des prêtres, tout entiers aux préparatifs de la solennité, ne songeaient plus aux grands événements de Pâques et ne se préoccupaient point de cette petite troupe silencieuse et modeste qui allait du mont Sion au Temple et du Temple au mont Sion, et qui était perdue dans l'immense affluence des étrangers. Jésus avait été crucifié; on avait payé les soldats pour dire que, pendant leur sommeil, ses disciples avaient enlevé son corps. Qui jamais découvrirait cette erreur déjà si profondément enracinée? La nuit avait gardé son secret qu'elle ne livrerait point. Cette fête du moins ne serait pas troublée comme l'avait été celle de Pâques. La haine était assoupie.

II

Le jour de la Pentecôte, « la fête des Semaines » (Ex., XXXIV, 22), où l'on offrait au Temple les prémices des fruits et des moissons, en même temps que l'on commémorait les scènes imposantes du Sinaï, à l'heure de tierce, les disciples étaient réu-

nis dans le Cénacle, Marie au milieu d'eux. Tout à coup on entendit un grand bruit, comme celui d'un vent violent, qui venait du ciel et qui remplit toute la maison où se tenaient les Apôtres ; l'on vit alors paraître comme des langues de feu qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux.

« Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils se mirent à parler diverses langues, suivant les paroles que l'Esprit divin leur mettait dans la bouche. »

C'était le baptême de feu que leur avait annoncé le Sauveur. Et ce feu les pénétrait, les transformait, les purifiait, les éclairait. Jusque là ils ne comprenaient rien, les vérités élevées de la foi les dépassaient au point qu'ils formulaient les objections les plus puériles et que Jésus disait à Philippe : « Il y a si longtemps que je suis avec vous et vous ne me connaissez pas ! » Mais le Saint-Esprit les inondait de lumière, les enflammait de zèle et d'amour. Ils se sentaient d'autres hommes tout nouveaux, avec des clartés qui leur révélaient tout.

Jésus leur avait dit : « Allez, enseignez ! » Comment enseigneraient-ils des peuples dont les langues étaient si nombreuses et si différentes ? Le genre humain gardait dans son langage et dans ses idées toutes les divisions et toutes les obscurités qu'y avait créées Babel. La Pentecôte détruisait les effets de Babel, elle rétablissait l'unité de langue, en même temps qu'elle mettait la lumière dans les esprits. Les Apôtres parlaient, et tout le monde les entendait. Il y avait là des Parthes, des Mèdes, des Juifs et des Prosélytes, venus des pays les plus lointains. Ces hommes écoutaient, regardaient les Apôtres, et s'entredisaient : « Ces gens qui parlent ne sont-ils pas tous des Galiléens ? Comment se fait-il que nous les entendons parler notre langue et qu'ils s'en servent pour annoncer les merveilles de Dieu ? »

D'autres survenaient et tous étaient dans la stupeur de ce qu'ils voyaient, des paroles qui frappaient leurs oreilles, et ils disaient : « Que veut dire ceci ? »

Mais il y avait aussi des gens malveillants, des Juifs endurcis, des Pharisiens dédaigneux, dans l'esprit desquels surgissaient des souvenirs importuns et des remords, et ils disaient avec sarcasme : « Ces gens sont ivres et pleins de vin doux ! »

Pierre les entendit. Il se leva avec autorité, au milieu des onze, et paraissant devant la multitude partagée en des sentiments divers : « Juifs, leur dit-il, et vous tous qui habitez Jérusalem, écoutez ce que je vais vous dire et soyez attentifs à mes paroles. Ces hommes ne sont pas ivres comme vous le pensez, car il n'est encore que la troisième heure du jour (jusqu'à cette heure environ aucun Juif ne mangeait ni ne buvait). Mais c'est l'accomplissement de ce qui a été dit par le prophète Joël : « Dans les derniers temps, je répandrai mon esprit sur toute chair. Vos fils et vos filles prophétiseront ; vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards des songes. » (Joël, II, 28). Cette heure était venue et c'était l'Esprit-Saint qui se répandait sur la terre.

C'était la première fois que Pierre parlait au peuple. Comment lui, le chef des Apôtres, ne lui aurait-il pas adressé une parole apostolique pour lui faire connaître Jésus, son divin Maître, Jésus, le Fils de Dieu ?

« Israélites, écoutez ces paroles : « Jésus de Nazareth a été un homme approuvé par Dieu. Dieu a fait par lui des miracles, des prodiges, des merveilles, au milieu de vous. Vous le savez. Et cependant, quand par un conseil voulu et prévu d'en-haut, il vous fut livré, vous l'avez pris, vous l'avez crucifié et vous l'avez fait mourir par les mains des méchants. Mais Dieu l'a ressuscité et arraché à la mort qui ne pouvait avoir de puissance sur lui. »

Il montre que David avait prophétisé la résurrection du Sauveur lorsqu'il disait au Seigneur : « Vous ne laisserez point mon âme dans le tombeau, vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption. » Or David ne parlait pas de sa propre personne, puisque son tombeau était sur le mont Sion. Mais il était prophète et il savait que Dieu lui avait promis avec serment de faire naître de lui un fils qui s'assoirait sur son trône. C'est de ce fils qu'il parlait, de Jésus qu'il n'a pas laissé dans le tombeau, de Jésus dont la chair n'a pas éprouvé la corruption.

« C'est ce Jésus que Dieu a ressuscité, nous en sommes tous témoins. Et maintenant qu'il a été élevé au ciel par la droite de Dieu, et qu'il a reçu du Père le Saint-Esprit promis, il a répandu cet Esprit que vous voyez et entendez. Car David n'est pas monté au ciel, mais il a dit lui-même : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : « Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. » Que toute la maison d'Israël sache donc avec certitude que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié. »

Pierre parlait en homme rempli du Saint-Esprit. Aussi ses paroles tombaient comme des flèches de feu dans l'âme de ses auditeurs. Ceux-ci, touchés de repentir, éclairés par la lumière divine, s'approchent des Apôtres et leur disent : « Frères, que faut-il que nous fassions ? » Pierre leur répond : « Faites pénitence et que chacun de vous soit baptisé au nom du Christ Jésus pour obtenir le pardon de ses péchés. Ensuite vous recevrez le Saint-Esprit. » (Act., II).

Ce jour-là, à la voix de Pierre, trois mille personnes se firent baptiser.

Quelle journée splendide et féconde que celle de la Pentecôte ! Quelle ardeur dans l'âme des Apôtres, quel amour, quelle force dans la parole de Pierre ! Mais c'est Marie qui est l'animatrice de tout amour, de toute parole, de toute action. C'est un monde nouveau qui se lève ; elle comprend la parole de Jésus sur la croix : « Femme, voilà votre fils ! » Ce fils n'est plus le seul S. Jean, ce sont tous les hommes, pour lesquels son Fils a versé son sang. L'Esprit-Saint a élargi son cœur à l'in-

fini ; elle les aime tous, elle veut tous les conduire à Jésus ; elle a conçu des sentiments dont elle ne soupçonnait ni la puissance ni la profondeur. Elle est et elle restera la protectrice, la mère, l'âme de l'Eglise.

AUX ENFANTS DE MARIE

CII

LA DÉVOTION A MARIE, SIGNE DE PRÉDESTINATION

« Serai-je sauvée ? Serai-je damnée ? Irai-je au ciel ou en enfer ? » Qui d'entre vous ne s'est pas une fois ou l'autre posé cette question ? Et peut-être est-elle restée sans réponse. De là une incertitude pénible, des doutes angoissants, des craintes mortelles. Il n'en sera plus ainsi si chacune d'entre vous peut se rendre ce témoignage qu'elle a pour la Sainte Vierge une vraie dévotion, car, de l'aveu de tout le monde, cette dévotion est un signe certain de prédestination.

I

Voulez-vous entendre sur ce sujet le sentiment des saints, des docteurs de l'Eglise et de l'Eglise elle-même ? Ils vous diront comme S. Jean Damascène : « La respiration est à la fois la marque et la cause de la vie ; ainsi le nom de la Sainte Vierge, quand il revient fréquemment sur les lèvres d'un fidèle, est à la fois le signe qu'il vit de la vie surnaturelle et la cause qui la lui conservera. » — ou comme S. Grégoire de Nazianze : « Je serai trop heureux si en mourant je peux avoir le nom de Marie sur mes lèvres : la porte du ciel ne peut manquer de m'être ouverte, comme l'arche de Noé fut ouverte à la colombe chaque fois qu'elle s'y présenta, mais surtout lorsqu'elle y revint avec un rameau d'olivier vert à son bec, » — ou comme S. Bernard : « O chrétien, si tu ne veux pas être submergé sous les flots des tentations, ne détache pas tes yeux de cette étoile de salut. En suivant Marie, tu ne t'écarteras pas de la bonne voie. Si Marie te protège, tu n'as plus sujet de craindre d'être damné. Si Marie t'accorde ses faveurs, tu arriveras au ciel. » — « Non, dit S. Anselme, il ne subira pas l'éternelle damnation, celui pour lequel Marie aura prié, ne serait-ce qu'une fois. » — Bien mieux : au sentiment de S. Bonaventure, quiconque fait profession d'aimer et de servir Marie, est assuré du paradis comme s'il le possédait déjà. Vous avez certainement entendu quelquefois ce beau cantique : « Le vrai serviteur de Marie, malgré tout l'enfer ne peut se damner. Si jusqu'à la mort il la prie, il est sûr un jour au ciel d'arriver. » Ce n'est que le commentaire de cette parole célèbre de S. Alphonse de Liguori : « Le dévot de Marie ne périra jamais. »

Maintenant prêtez l'oreille à la voix de l'Eglise ; entendez-la invoquer la Sainte Vierge. Quel titre lui donne-t-elle ? « Salut, étoile de la mer, aimable mère de Dieu, toujours vierge, heureuse porte du paradis. *Ave, maris stella...* »

Porte du ciel, c'est trop peu dire ; dans une autre de ses hymnes, l'Eglise renchérit encore, elle appelle Marie la porte du ciel qui demeure toujours ouverte : « *Pervia cœli porta manes.* » Et que lui demande-t-elle ? « Priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort. — Priez pour nous, afin que nous devenions dignes des promesses du Christ, » c'est-à-dire de sa grâce ici-bas et de son paradis un jour.

II

Interrogez votre cœur, et tout ce qu'on dit de la Sainte Vierge vous inspirera une douce et pleine confiance. C'est la mère de Jésus ; mais la mère ne doit-elle pas être aussi avantagée que l'apôtre qui a reçu de Jésus-Christ les clefs du royaume des cieux ? C'est une mère ; mais une mère ne fait-elle pas tout ce qu'elle peut pour avoir ses enfants auprès d'elle ? Ne s'efforce-t-elle pas de leur procurer tout le bien possible ? Et quand elle est, comme Marie, toute puissante et toute bonne, pourra-t-elle se contenter d'obtenir à ses enfants des biens éphémères ? Ne voudra-t-elle pas y ajouter la grâce des grâces, le bonheur éternel ? Marie, c'est la reine du ciel, mais une reine n'est-elle pas jalouse d'étendre son empire, de multiplier le nombre de ses sujets ? C'est notre avocate auprès de Dieu, et quelle avocate, combien influente et toujours écoutée ! Comment n'userait-elle pas de son crédit pour gagner la cause de notre salut ? C'est la dispensatrice des grâces de Dieu : or, la grâce par excellence, n'est-ce pas la possession de Dieu dans le ciel ?

J'en appelle au témoignage du démon lui-même : ce qu'il redoute le plus, c'est la dévotion à la Sainte Vierge. On exorcisait un jour un possédé, et le prêtre, au nom de Marie, commandait au démon de sortir. A ce nom, l'esprit mauvais se mit à pousser des hurlements horribles : « Marie, ah ! ne prononce pas ce nom : il me fait frémir. Ah ! si j'avais Marie pour moi comme vous l'avez pour vous, je ne serais pas ce que je suis. » Eh bien ! nous qui avons la Sainte Vierge pour nous, comment pourrions-nous désespérer de notre salut ?

Autrefois, à la porte du paradis terrestre, il y avait un chérubin qui, le regard terrible et tenant en main un glaive de feu, en défendait l'entrée. Aujourd'hui, à la porte du ciel, il y a un chérubin plein de bonté, ou plutôt c'est la reine des chérubins qui, de l'air le plus gracieux, avec la voix la plus douce, nous montre du doigt l'entrée de l'éternel séjour, nous y appelle et veut nous y introduire. « Marie, disait le général de Sonis, est placée au seuil de l'éternité pour inspirer confiance à ceux qui doivent le franchir. » C'est un fait qu'on a souvent constaté : Marie rend la mort très douce à ses serviteurs.

* *

O vous donc, qui que vous soyez, vous qui craignez pour votre salut, aimez la Sainte Vierge de tout votre cœur, priez-la chaque jour de votre vie, soyez ses fidèles servantes, et à votre dernière heure vous la verrez venir à votre rencontre et vous ouvrir la porte du ciel.

POUR LA BÉNÉDICTION D'UN CIMETIÈRE

CE QU'EST LE CIMETIÈRE

Mes frères,

Quand une puissance veut prendre possession d'un territoire, que lui a cédé de gré ou de force une autre puissance, elle y plante son drapeau. C'est pourquoi l'Eglise, venant prendre possession du terrain sur lequel nous sommes réunis en ce moment solennel, a commencé par y planter son étendard, la croix glorieuse du Christ Rédempteur, en sorte qu'à partir de ce jour, ce champ, qui, tout à l'heure encore, n'était qu'un terrain vulgaire, devient un lieu sacré. C'est désormais la propriété inviolable de l'Eglise.

Fort bien ! Mais que va donc faire l'Eglise de ce terrain que vous lui avez cédé ? Vous le savez, elle en fera un cimetière, c'est-à-dire un lieu honorable où les morts reposeront en paix, où les morts recevront vos pieuses visites, où les morts vous donneront de salutaires avis.

I. — *Les morts y reposeront en paix*

Le cimetière est un lieu honorable où les morts reposent en paix.

Dans tous les temps et dans tous les pays, on a entouré de respect et de vénération la dépouille mortelle de ceux dont l'âme avait quitté la terre.

Remontez dans la nuit des siècles. A l'origine de l'histoire, vous vous heurterez à ces gigantesques tombeaux qui s'appellent les Pyramides. Jetez les yeux sur l'antique Egypte, et vous la verrez occupée à entourer les cadavres de bandelettes, de tissus précieux, les chargeant d'une profusion d'aromates et de parfums pour les préserver de la corruption et conserver à ces tristes reliques les apparences de la vie, même après le trépas. Jetez les yeux sur la Palestine, et vous y verrez Abraham acheter dans une terre étrangère le droit de sépulture, choisir lui-même la caverne de Mambré pour y déposer le corps de Sara, son épouse, se réservant d'y dormir lui-même de son dernier sommeil, entouré de ses enfants. Vous y verrez Isaac, Jacob, Joseph pieusement ensevelis par les leurs dans ce tombeau de famille. Jetez les yeux sur l'Extrême-Orient, et vous verrez depuis plus de trois mille ans les peuples de la Chine rendre à leurs morts un culte tel qu'il dégénère en superstition et en idolâtrie. De l'Extrême-Orient revenez à Rome, et vous y contemplerez cette longue voie sacrée toute bordée de tombeaux magnifiques. Enfin pénétrez jusque dans les savanes les plus désertes de l'Amérique, et vous y verrez encore le pauvre sauvage, quittant pour de nouvelles contrées les bords connus de ses lacs et de ses grands fleuves, emporter avec lui les ossements blanchis de ses pères, comme un trésor inestimable et un héritage sacré.

L'Eglise, il faut bien le dire, n'est pas venue détruire systématiquement les mœurs des peuples de l'antiquité. Au contraire, elle a voulu conserver et même développer ce qu'il y avait de bon dans ces mœurs, et elle s'est montrée plus jalouse encore que les nations païennes de l'honneur dû à la dépouille des morts. Comment, m. f., aurait-il pu en être autrement ?

Si les infidèles honoraient d'un tel culte ces ruines de l'humanité parce qu'une âme immortelle les avait animées, si les enfants d'Abraham leur portaient tant de respect, parce que le sceau de l'Alliance était imprimé sur elles, de quels égards et de quel soin pieux la religion du Christ, plus sainte encore et plus pieuse, ne devait-elle pas entourer cette nature humaine adoptée, réhabilitée et en quelque sorte divinisée par le céleste Médiateur, par le Fils de Dieu lui-même incarné dans notre chair mortelle, cette nature humaine, c'est-à-dire ces membres devenus par le baptême les membres du Christ, ce corps consacré par tant d'onctions saintes, où l'Esprit de Dieu a habité par sa grâce comme dans un sanctuaire, où la communion au Pain vivant descendu du ciel a maintes fois déposé des germes de résurrection et des gages de vie éternelle !

Les premiers chrétiens ne brûlèrent pas leurs morts, comme le faisaient les Grecs et les Romains. Suivant la coutume juive, ils préférèrent rendre à la terre ce qui appartenait à la terre. Depuis lors, cet usage s'est jusqu'à nos jours universellement conservé dans l'Eglise.

Dans les premiers temps de notre ère chrétienne, les fidèles, contraints par la violence des persécutions de cacher leurs funérailles avec autant de soin que leurs mystères sacrés, rendirent les derniers devoirs à leurs frères défunts au fond des catacombes. C'est dans leurs sombres corridors, éclairés seulement par la lueur vacillante et lugubre de quelques lampes ou de quelques flambeaux, que s'avançaient ces funèbres cortèges. C'est dans les parois de ces murs que l'on creusait l'excavation où devait reposer le disciple du Christ frappé par la mort.

Mais dès que l'Eglise, après trois longs siècles de souffrances et de cruelles persécutions, put enfin respirer et se montrer au grand jour, un de ses premiers soins fut d'assurer aux morts un repos honorable, une demeure paisible uniquement destinée à recevoir leurs dépouilles terrestres et religieusement séparée de tout usage profane et étranger, un lieu qui leur appartînt en propre et où ils fussent chez eux, une habitation décente dans laquelle ils pussent dormir en paix leur dernier sommeil, un lieu consacré, rehaussé par la présence de la croix, entretenu par la piété des fidèles, soit qu'elle y érigeât de splendides mausolées, soit qu'elle dressât sur les tombes parsemées de fleurs une modeste croix de bois, un lieu paisible et délicieux dans sa mélancolie profonde, au seuil duquel viennent expirer tous les bruits de la terre et qui est pour ainsi dire à moitié situé dans l'éternité, près duquel on ne parle qu'à voix basse et devant lequel on se découvre avec respect en passant, comme devant un sanctuaire, une de-

meure fortunée, inviolable, devant laquelle la haine elle-même s'apaise et où n'entre jamais la colère, une demeure sainte que l'opinion, plus encore que la loi, défend contre toute atteinte et toute violation sacrilège, une sorte d'île heureuse, pleine de calme et de silence, au milieu des flots agités du monde.

Ce lieu béni, cette demeure de paix, l'Eglise lui a donné un nom. Elle l'a appelé le *cimetière,* d'un mot grec qui veut dire *dortoir.* — touchante dénomination, à la vérité, qui place les tombeaux de nos morts sous la protection de l'espérance et qui ôte au trépas son horreur, en nous le faisant envisager à juste titre comme un sommeil un peu plus long que celui de la nuit et qui doit en revanche être suivi d'un éternel réveil à la pleine et bienheureuse lumière du céleste séjour.

II. — *Les morts y recevront vos visites*

Ainsi donc, m. f., comme je vous le disais en commençant, le cimetière est un lieu honorable où les morts attendent en paix la résurrection à la vie éternelle. Mais n'est-il que cela ? C'est la demeure des morts, mais cette demeure nous est-elle fermée ? Non certes, car, ainsi que je vais vous le montrer, le cimetière est encore l'endroit où nous pouvons venir trouver nos chers défunts et nous entretenir avec eux. En un mot, c'est le lieu où ils reçoivent nos visites.

Vous en souvenez-vous ?... C'était en ce jour de deuil et de larmes resté comme une ombre fidèle dans votre mémoire. Cet être si cher, que vous aimiez tant, gisait froid et décoloré dans son cercueil à l'entrée de votre demeure. Le prêtre est venu : il a récité sur lui quelques prières. Des porteurs ont pris la bière et se sont mis en marche vers l'église. Accompagnés de vos parents et de vos amis, vous avez suivi en pleurant. On est arrivé à l'église. Les chants lugubres de la liturgie se sont fait entendre. Vous avez senti remuer profondément toutes les fibres de votre être. Puis de nouveau le silence s'est fait. Les porteurs ont repris le cercueil et vous, toujours le suivant, vous êtes arrivés au bord d'une fosse creusée dans la terre du cimetière pour le recevoir. On a rejeté le drap mortuaire qui le couvrait et lentement, au milieu du silence général, interrompu seulement de temps en temps par quelques sanglots, vous l'avez vu descendre dans la fosse. Un bruit mat a résonné. Le cercueil touchait le fond. Ce fut alors le grincement des cordes, frôlant le dessous de la bière, que les fossoyeurs tiraient à eux. Vous vous êtes approché, pour voir encore une dernière fois ce cercueil qui cachait celui que vous aimiez ; vous n'avez pu retenir vos larmes, et vous avez jeté sur lui un peu d'eau bénite. Les fossoyeurs se mirent rapidement à recouvrir de terre le cercueil. C'était fini !... Vous êtes parti ou on vous a ramené, vous ne le savez trop. Toujours est-il que vous vous êtes retrouvé dans votre demeure, et là, vous avez dit la suprême consolation qui restait en votre cœur avec l'espérance du céleste revoir : « Au moins il n'est pas loin ; je pourrai aller souvent lui rendre visite ! »

En effet, puisque nos morts reposent en paix dans ce cimetière, nous avons la consolation de pouvoir aller les voir, de pouvoir nous entretenir avec eux d'une certaine façon, comme au temps où ils vivaient encore parmi nous. En passant devant ce lieu qui leur est consacré pour vous rendre à vos occupations, vous saluerez leurs tombes, comme jadis, en passant devant leurs portes, vous entriez un instant pour les saluer et vous enquérir de ce qui pouvait les toucher de près ou de loin.

A la venue d'un membre éloigné de la famille, tous réunis, on se rend sur la tombe de celui qui n'est plus pour pleurer et prier un instant, comme jadis on serait allé chez lui pour lui rendre visite et lui parler. A la fête des morts, au deux novembre de chaque année, en ce jour de tristesse que l'Eglise, avec son sens de la poésie de la nature, a choisi dans la période la plus sombre et la plus désolée de l'année, où tout semble être en deuil et pleurer, en ce jour chaque famille va s'agenouiller sur la tombe des siens, tandis que, dans le ciel, des nuages gris, chassés par le vent d'automne, glissent lourdement, en laissant de temps en temps et de place en place de larges gouttes de pluie, pareilles à des larmes, et qu'au loin résonne comme une plainte la voix des cloches tintant le glas des trépassés.

Enfin, en dehors de ces visites régulières, il est encore un usage pieux, inspiré par l'affection, d'aller sur la tombe des morts dans les grandes circonstances de la vie. Vous rappelez-vous le jour où, petit enfant, on vous conduisit vers une tombe dans le cimetière ? On vous fit agenouiller, joindre les mains et l'on vous dit de prier, de prier pour votre père, pour votre mère, pour votre aïeul, pour un petit frère ou une petite sœur, qui était parti de ce monde pour aller chez le bon Dieu. Candidement vous avez récité votre petite prière, pendant que les assistants pleuraient d'attendrissement, et vous, comme tout naturellement, vous avez, avec votre sourire d'enfant, parlé au mort, pendant que ceux qui vous entouraient lui parlaient avec leurs sanglots.

Bien des années après, avant de quitter le pays qui vous avait vus naître, dans les dernières heures qui précédèrent votre départ, vous vous êtes rendus au cimetière pour dire à vos morts un touchant adieu ; puis vous vous êtes retirés, emportant avec vous une fleur cueillie sur leur tombe, une fleur que vous avez précieusement conservée, comme si le cher disparu lui-même s'était levé de sa couche funèbre pour vous la remettre en mémoire de lui.

Et un jour viendra, m. f., où, sentant vos forces défaillir et la mort s'approcher de vous, une dernière fois, avec bien de la peine, en vous arrêtant à diverses reprises sur le chemin, vous irez encore vers ceux qui vous ont devancés dans l'éternité, leur dire au revoir. Tout tremblants, vous vous éloignerez et vous rentrerez chez vous en répétant